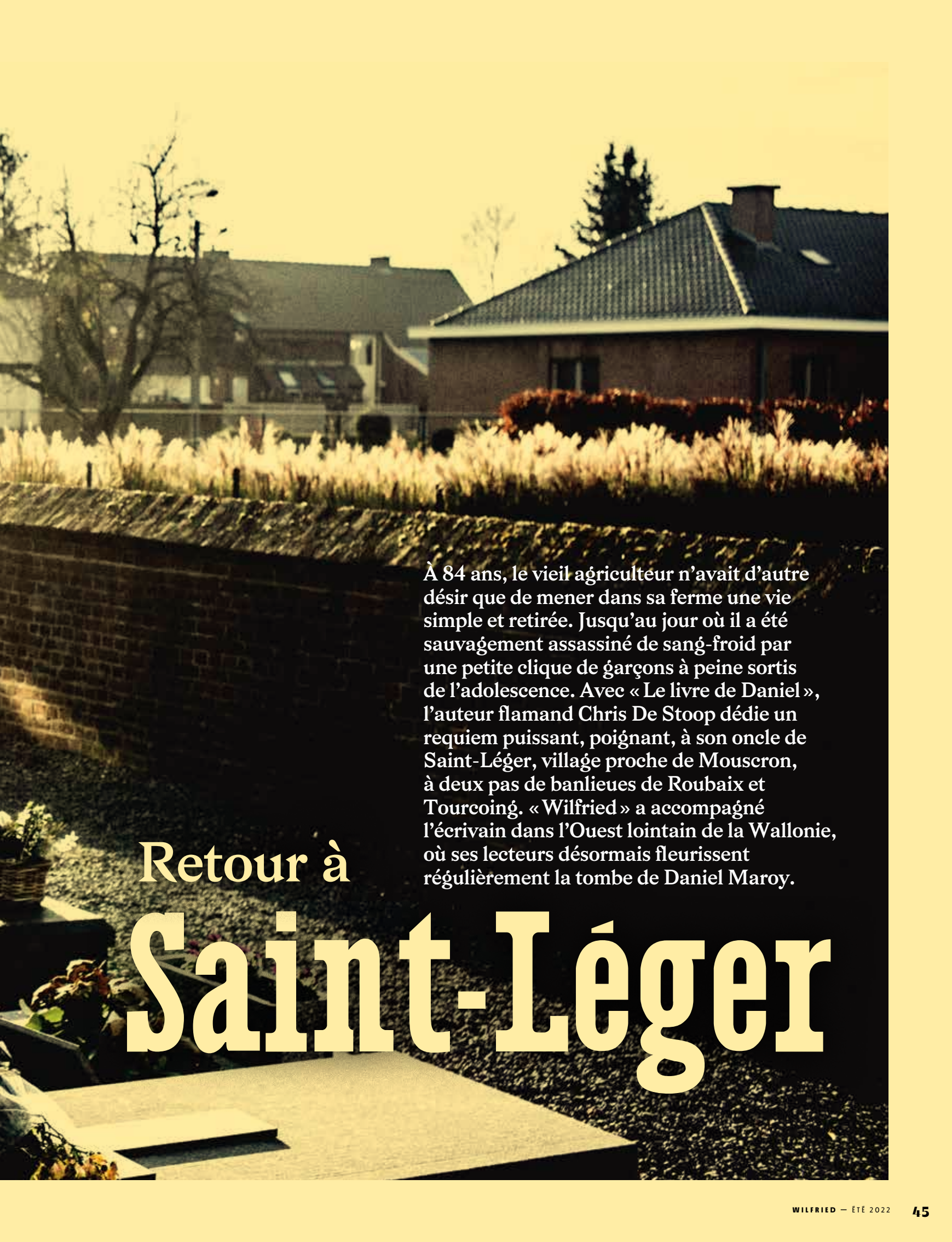




**AVEC CHRIS
DE STOOP
SUR LES TRACES
DE L'ONCLE
ASSASSINÉ**



À 84 ans, le vieil agriculteur n'avait d'autre désir que de mener dans sa ferme une vie simple et retirée. Jusqu'au jour où il a été sauvagement assassiné de sang-froid par une petite clique de garçons à peine sortis de l'adolescence. Avec « Le livre de Daniel », l'auteur flamand Chris De Stoop dédie un requiem puissant, poignant, à son oncle de Saint-Léger, village proche de Mouscron, à deux pas de banlieues de Roubaix et Tourcoing. « Wilfried » a accompagné l'écrivain dans l'Ouest lointain de la Wallonie, où ses lecteurs désormais fleurissent régulièrement la tombe de Daniel Maroy.

Retour à Saint-Léger

RÉCIT
**PASCAL
 VERBEKEN**
 PHOTOS
**JELLE
 VERMEERSCH**
 TRADUCTION
**ANNE-LAURE
 VIGNAUX**

Fils, petit-fils et arrière-petit-fils d'agriculteurs, l'écrivain **Chris De Stoop** a grandi dans une ferme du pays de Waes, sur les rives de l'Escaut, où il est revenu vivre en 2011. Ses livres de fiction et non-fiction, couronnés de nombreux prix littéraires et journalistiques, ont été traduits dans une dizaine de langues. *Le livre de Daniel* paraîtra en français aux Éditions Globe début 2023.

Sur l'A17, nos pensées vont au *Plus laid pays du monde*, le pamphlet publié par l'architecte moderniste Renaat Braem en 1968¹. Rares sont les régions de Belgique où le paysage a été plus défiguré qu'ici, le long de la frontière linguistique à hauteur de Courtrai et Mouscron. L'autoroute est encadrée par un théâtre de catastrophes urbanistiques fait d'échangeurs, de zones industrielles, de parcs éoliens et de lignes à haute tension. Avec ça et là quelques anciens villages dépeuplés.

Le GPS nous conduit à Saint-Léger par la rue du Chien, un étroit chemin sinuant entre les champs et les prés. C'est le décor du drame décrit dans *Le livre de Daniel*. Non loin du carrefour entre Évregnies, Dottignies et Saint-Léger se dressait autrefois la ferme en carré de Daniel Maroy. Un paysan solitaire de 84 ans considéré par Chris De Stoop comme un tonton gâteau, lointain mais chaleureux, dont sa famille hériterait un jour de la propriété.

Chris se souvient surtout de l'oncle Daniel pour l'avoir croisé aux enterrements, dans sa grande famille d'agriculteurs. « *Ma mère était impressionnée par sa ferme. Elle trouvait que c'était un type bien. Négligent peut-être, mais bon. Il faisait tout pour sa famille et son exploitation. Dans la culture paysanne, ce sont des qualités très appréciées. Il ne quittait sa ferme que pour ses achats hebdomadaires au Colruyt et les enterrements. Il*

s'y rendait en tracteur, même s'il devait traverser quatre villages. Il s'occupait soigneusement des tombes de sa famille. Il a veillé sur son frère Michel, qui souffrait de problèmes psychiques et d'épilepsie, jusqu'à la mort de ce dernier. Si la vie avait pris un cours un peu différent, il aurait pu être un fermier prospère avec femme et enfants. »

Au début du printemps 2014, Daniel a été agressé chez lui par une bande de jeunes, roué de coups et assassiné, sa ferme incendiée. Cette orgie de violence a duré une semaine. Un samedi soir, après être allé au Colruyt, il a reçu la visite de deux membres de la bande, qui l'ont frappé jusqu'à ce qu'il perde conscience et lui ont volé treize mille euros. Le soir même, deux autres sont venus en supposant qu'il y avait encore de l'argent. Ils ont infligé de nouveaux sévices à Daniel avec une fourche et ont filmé l'acte avec leur portable. Ensuite, ils ont volé six mille euros avant de faire basculer un lourd poêle sur le corps de Daniel pour l'empêcher d'avertir rapidement la police. Une semaine plus tard, la bande est revenue pour mettre le feu au bâtiment. Daniel est resté dans les flammes. Pendant ces longues journées, il n'a manqué à personne, au village.

Daniel était un solitaire. Il n'allait jamais au café. Son plus grand plaisir consistait à s'offrir un bifteck en plus de sa petite Rodenbach quotidienne. Il avait ravalé sa peine après avoir dû vendre presque toutes ses terres pour éponger ses dettes. Un déshonneur, dans le milieu paysan.



Les ruines de la ferme ont été rasées. On y a construit un manège.

« Daniel menait une existence sobre, dépouillée, qui le rendait heureux, raconte Chris De Stoop. Il ne voulait ni télé, ni voiture, ni carte de banque ou GSM. Dans le village, on le voyait comme un excentrique, un vieux qui vivait encore au siècle passé, avec une barbe hirsute et des vêtements usés jusqu'à la corde. Les jeunes l'appelaient le "vieux crasseux". Daniel avait lui-même choisi de vivre à l'écart. "Il ne voulait pas d'aide", ont reproché beaucoup de villageois. Cela m'a choqué. Quelques mois avant le meurtre, il avait subi une première intrusion. En rentrant du supermarché, il avait vu que quelqu'un était s'était introduit dans la ferme. Il était certain que ses allées et venues étaient surveillées. Quand il en a informé la police, personne n'est venu constater les faits. N'est-ce pas ce que chacun voudrait, qu'on se soucie de lui ? Il pouvait lui arriver malheur, c'était palpable. Quand il poussait sa brouette jusqu'à son petit champ de maïs, il emportait une barre de fer au cas où. »

La parabole de Daniel est révélatrice de notre époque, affirme Chris — une leçon qui était déjà présente dans son précédent livre, intitulé *Ceci est ma ferme* : nous nous sommes éloignés de l'ancien métier de fermier et cela va de pair avec une grande perte culturelle.

« En Belgique, cet effacement de la condition paysanne remonte à deux ou trois générations. Nous avons abandonné un mode de vie que nous portions depuis des siècles dans nos gènes. Nous avons perdu le lien avec notre terre, notre nourriture, notre passé. Daniel entretenait un lien intense avec ses champs, son bétail, sa ferme. Visiblement, les assassins avaient une autre mentalité : ils n'avaient pas une once d'empathie pour ce vieil homme abandonné. »

Le livre de Daniel a tous les ingrédients qu'il faut pour être transposé à l'écran. Et cela va se faire, dans une série télévisée réalisée par Jan Verheyen. Le scénariste pourra même y glisser une tragique histoire d'amour. Daniel était amoureux d'Yvette, une femme du village. Après chaque passage au Colruyt, il arrêta son tracteur devant chez elle et attendait un moment dans l'espoir de pouvoir lui parler. Chaque fois, il continuait sa route seul, bien décidé à s'arrêter à nouveau la semaine d'après. C'est ce qu'il fit encore, pour la dernière fois, juste avant sa mort.

« En bon paysan, Daniel pensait : nous sommes tous les deux célibataires, nous devons donc nous marier, même si c'est un mariage de raison. Après la mort de son frère, il avait alors 62 ans, Daniel aussitôt fait sa proposition à Yvette, qui l'a refusée. Un détail émouvant : quand on lui a demandé pourquoi il n'avait pas fait faire une tombe double pour lui et son frère, il a fait allusion à sa future femme. Il continuait d'espérer. »

La ferme en carré de Daniel datait du XVIII^e siècle. Elle avait résisté aux tempêtes et aux guerres pendant plus de deux siècles. Mais ces vingt dernières années, elle avait commencé à se délabrer. Une grange s'était écroulée, les mauvaises herbes envahissaient les champs. Daniel s'en accommodait. C'était son royaume. Jusqu'à l'incendie.

Il y a deux ans et demi, les ruines noircies ont été rasées. Un manège est à présent

en construction sur la parcelle. Les écuries construites en blocs de béton sentent encore le mortier frais.

Lorsque Geneviève, la nouvelle propriétaire, nous aperçoit près de la haie, elle nous invite à faire un brin de causerie dehors, près des box. Elle est curieuse de savoir quand paraîtra la traduction française du *Livre de Daniel*. Elle voudrait enfin connaître toute l'histoire. Huit ans après les faits, les zones d'ombre qui entourent la tragédie font encore régner au village un certain malaise.

À y regarder de plus près, quelques restes des bâtiments ont quand même été conservés. Un tas de briques anciennes récupérées dans les ruines des étables. Des machines agricoles rouillées, alignées comme dans un parc à thème consacré aux anciennes activités rurales. Geneviève les a décorés de bacs de géraniums.

Fils de fermier, Chris De Stoop reconnaît une planteuse de pommes de terre qui devait encore être tirée par des chevaux. Daniel ne se pressait pas pour remplacer ses vieilles machines. Il ne s'est acheté un tracteur que dans les années 1970. Dans son monde, le durable n'était pas encore un mot en vogue, c'était un mode de vie. Vêtements, outils, ustensiles de ménage : tout était maintes et maintes fois réparé avant d'être remplacé.

« Il avait ce côté conservateur des petits fermiers. Ce qui comptait, c'était ce qui lui venait de ses parents. Il avait peu de contacts dans le voisinage, mais un fort sentiment d'appartenance vertical : un lien étroit avec l'activité familiale, ses parents, ses grands-parents décédés. On peut dire beaucoup de mal des évolutions modernes dans le monde agricole, mais les paysans conservent encore quelques valeurs ancestrales : tout pour la famille, maître sur ses terres et un avec le sol. Nous regardons le paysage comme des passants, avec des yeux de touristes. Nous le trouvons "beau", mais le lendemain, nous trouvons quelque chose d'autre beau. Nous ne nous battons pas pour lui parce qu'il est devenu un bien de consommation

« Nous avons perdu le lien avec notre terre, notre nourriture, notre passé. Daniel entretenait un lien intense avec ses champs, son bétail, sa ferme. Visiblement, les assassins avaient une autre mentalité : ils n'avaient pas une once d'empathie pour ce vieil homme abandonné. »

CHRIS DE STOOP

1 Non traduit.
Titre original :
Het lelijkste land ter wereld.



« Nous ne nous battons pas pour le paysage parce qu'il est devenu un bien de consommation parmi d'autres : aujourd'hui le polder, demain Efteling, après-demain Walibi. Les paysans, eux, se battront. » CHRIS DE STOOP



Le canal de l'Espierres, qui relie l'Escaut au canal de Roubaix.

parmi d'autres : aujourd'hui le polder, demain Efteling, après-demain Walibi. Les paysans, eux, se battront. »

Un peu au-delà du carrefour, le canal de l'Espierres relie l'Escaut au canal de Roubaix. C'est un petit paradis pour les oiseaux aquatiques ; il n'accueille plus aucune navigation d'importance depuis bien longtemps. Les ponts levants caractéristiques en fonte, plantés au-dessus de l'eau comme des Meccano, rappellent l'époque où le canal était l'artère vitale de la région.

Le canal de l'Espierres a été aménagé lorsque l'industrie du Hainaut et du nord de la France était florissante et que les Flamands partaient y travailler en masse. Les champs étaient également inondés de Flamands issus de familles paysannes misérables, qui n'avaient pas d'avenir dans leur région. Cet exode a duré longtemps. Les Maroy en faisaient partie.

Le grand-père de Daniel, le pionnier originaire d'Avelgem en Flandre-Occidentale, est arrivé à Saint-Léger à la fin du XIX^e siècle. À ce moment, le village comptait encore deux cents fermiers. Chris connaît les chiffres par cœur. Vers 1970, quand Daniel a débuté, il y en avait encore vingt et aujourd'hui, il en reste cinq. Aucun n'a de successeur. Cette évolution est la même dans toute la Belgique. On dénombre douze mille fermiers en Wallonie et vingt-trois mille en Flandre.

« Mes parents ont également envisagé d'aller s'installer en Wallonie. Ma mère adorait la région et les fermes en carré, mais mon père n'a pas voulu parce qu'il ne parlait pas français. »

À deux cents mètres de la ferme, un pont enjambe l'autoroute A17. De l'autre côté, il y a Évregnies, le village de la bande. Les agresseurs



Les chaînes, quartier d'Évregnies.

ont utilisé le viaduc comme poste d'observation pendant l'incendie. C'était une mer de flammes d'une violence exceptionnelle, ont déclaré les pompiers dans la presse locale.

Évregnies est un village comme il y en a beaucoup dans la région. Quelques maisons autour d'une église, de vieilles maisonnettes ouvrières, une poignée de fermes et quelques nouvelles rues où la fermette flamande et le style presbytère se font concurrence. À la lisière, il y a la cité, un quartier de logements sociaux des années 1960 regroupant une septantaine de maisons et d'appartements tous plus ou moins pareils. C'était la base de la branche belge de la bande.

Alors que nous roulons lentement dans les rues, le calme agréable qui y règne nous surprend. Nous sommes loin des quartiers industriels défavorisés de Charleroi et du Borinage. Les maisons sont bien entretenues, les



haies taillées. Des voitures de classe moyenne brillent dans les allées.

De la rue des Peupliers, un sentier bordé de poteaux et de chaînes mène à l'arrêt de bus ; dans le quartier, on appelle l'endroit « Les chaînes ». C'était le QG de la bande, où ses membres fumaient des joints, buvaient de l'alcool et diffusaient des beats bruyants par les portières ouvertes de leurs voitures. Les amis de Roubaix, Ahmed et Rachid, étaient souvent de la partie – ils venaient du Pile, qui avait à l'époque été décrit dans un journal comme le quartier le plus pauvre de la ville la plus pauvre de France. Mais comme toute la cité, « Les chaînes » inspirent aujourd'hui l'ennui plutôt qu'un sentiment de danger.

« Le quartier est géré par une bonne immobilière sociale. Mais beaucoup d'habitants ont des revenus faibles et il y a des problèmes sociaux. Le

profil des agresseurs en dit long. Arno a avoué qu'il était un nul à l'école, un nul dans la vie ; il n'avait pas de perspective au niveau familial ou social. »

Les agresseurs étaient en décrochage scolaire. Ils brosaient les cours, passaient leurs journées sur la console ou sur Facebook. Le soir, ils dealaient de la drogue, commettaient de petits vols ou des actes de vandalisme. Les voisins qui se plaignaient avaient droit à des intimidations. Pendant des années, la bande a pu sévir sans susciter grande réaction de la part des autorités communales et de la police. Les pétitions d'habitants inquiets étaient superbement ignorées. Selon l'excentrique bourgmestre de l'endroit, Daniel Senesael (PS), ces jeunes atteindraient vite l'âge de raison. Ils étaient en effet très jeunes : quatre garçons avaient à peine 18 ans, seul Rachid en avait 21.

« Les membres de la bande ont en commun avec Daniel le fait d'être isolés et marginalisés, poursuit Chris De Stoop. La bande était toute leur vie, leur famille. L'appartenance à un milieu défavorisé n'est pas une excuse à leur dévoiement, mais elle constitue un terreau. Il y a aussi des jeunes de la cité qui ne causent jamais de problèmes. Ils ne le doivent qu'à leur propre mérite. D'autres sèchent les cours, quittent l'école très tôt, glandent et finissent dans la délinquance. »

Évregnies et Saint-Léger font partie de la commune d'Estaimpuis, aux confins occidentaux de la Wallonie, à la lisière de Flandre et de la France. Deux mondes s'y tamponnent : à côté des nombreux pauvres et chômeurs, il y a de riches réfugiés fiscaux français, qui vivent dans ce que l'on appelle l'avenue des Millionnaires. Le plus connu est Gérard Depardieu, accueilli en 2012 avec la fanfare du village.

« J'ai demandé à la bande pourquoi elle n'avait jamais attaqué les millionnaires, chez qui les chances de trouver quelque chose étaient beaucoup plus élevées. Ils ont dit que c'était difficile à cause des caméras de surveillance omniprésentes et des hauts portails. Daniel était une proie facile. »

Chris s'arrête devant une rangée de garages à portes métalliques en bordure de la cité. La bande en avait fait son repaire pendant les rudes mois d'hiver, les box ouverts leur offraient un abri. C'est ici qu'ils se sont rassemblés avant leur deuxième raid sur la ferme, qu'ils ont connecté leurs smartphones aux haut-parleurs de l'auto pour que l'enregistrement des coups sourds qui s'abattaient sur le crâne de Daniel soit plus audible — « comme quand on plante des piquets dans une prairie ».

« C'est l'un des "détails" les plus terribles du dossier. Lorsque j'ai lu ça au greffe de Mons, j'étais abasourdi. C'était de la violence gratuite. Daniel était étendu sur le sol sans défense après la première agression. Lors de la deuxième, on l'a assassiné pour pouvoir faire une vidéo que l'on pourrait montrer plus tard. Dans la tête des agresseurs, le meurtre pouvait rehausser leur statut. Il devait être filmé. La bande se souciait beaucoup de son prestige. Ses membres étaient fous de vêtements de marque. Dans le monde de Daniel, la tradition et la continuité étaient les principales valeurs ; pour ces jeunes, tout était fait de plaisir éphémère et de satisfaction immédiate. En vertu du mot d'ordre "yolo" : you only live once. Ils voyaient Daniel comme un distributeur de cash. La ferme a été incendiée un dimanche matin, le dimanche après-midi, ils achetaient déjà des scooters avec ses économies. Le lendemain, ils se sont payé le dernier modèle d'iPhone. »

Le livre de Chris De Stoop révèle une autre réalité dérangeante : le silence du village au sujet de l'attaque. Après le premier raid, beaucoup de villageois étaient au courant, mais personne n'a

« La région est désertée. Saint-Léger a autrefois compté 1 300 habitants environ, ils ne sont plus que 700. Les jeunes qui partent étudier à Mons, à Louvain-la-Neuve ou à Bruxelles ne reviennent pas. L'abandon de Daniel touche aussi le village qui l'avait exclu. »

CHRIS DE STOOP

prévenu la police, pas même après que les agresseurs étaient allés se vanter de leurs exploits au café. Rafael, qui avait tuyauté la bande au sujet de Daniel, a même fait courir la rumeur du meurtre dans le village. Par jalousie parce qu'il n'était pas présent lors de l'agression. Pendant tous ces jours qui ont précédé l'incendie, personne ne s'est demandé : Daniel est-il toujours à terre chez lui ? Chris pense qu'il y encore eu d'autres visites à la ferme pendant cette période.

« Un village peut être protecteur, mais aussi malveillant : on s'épie depuis le coin du rideau, des querelles de voisinage se perpétuent alors que plus personne n'en connaît l'origine, on colporte des potins et des médisances. Les agresseurs se sentaient presque légitimés par la population, qui ne voyait pas Daniel comme un membre à part entière, mais comme un marginal, un ermite désocialisé. Au Colruyt et à la banque, on lui avait explicitement demandé de ne venir qu'à la fermeture, pour ne pas "déranger" les autres clients. Il n'y avait pas la moindre empathie à son égard. La déshumanisation commence avec l'indifférence. Dans ce contexte, les agresseurs n'ont pas eu de mal à passer à l'acte. Dans l'arrêt, on lit littéralement que, pour eux, Daniel était un "sous-homme", un Untermensch. Et c'est ce qu'il était aussi pour une bonne partie de la communauté villageoise. Un fait frappant : après sa mort, personne n'est venu déposer de fleurs à la ferme. »

Au procès, une des analyses les plus pertinentes a été livrée par Gilles Dupuis, un enfant du pays, substitut du ministère public à Mons. En tant que magistrat du parquet de Tournai, il était présent à Saint-Léger dès la première nuit. Ce n'est pas seulement Daniel, mais aussi son souvenir tout entier qui devait disparaître, a-t-il noté.

« Les agresseurs ont jeté sur Daniel les cinq litres d'essence qu'ils avaient apportés, s'exclame Chris. De ce fait, il n'y avait aucun corps duquel faire le deuil, aucune ferme dont se souvenir. Il n'est rien resté. Gilles Dupuis a décrit Daniel comme un homme de la terre, "ancré", quelqu'un avec des racines. J'ai trouvé ça beau. Il a été le seul à présenter la véritable personnalité de Daniel au procès. »

Aux assises de Mons, qui se sont tenues en juin 2019, l'écrivain a pris la parole en tant qu'unique partie civile, sans avocat. Aucun détail sordide n'a été passé sous silence. Le crâne de Daniel avait éclaté dans l'incendie, son visage était carbonisé. La DVI, l'unité d'identification des victimes de la police fédérale, n'avait par ailleurs retrouvé que ses pieds, un bras et quelques os.

« Cela rendait tout très intense. J'ai passé deux semaines à l'hôtel à Mons. Le procès m'occupait nuit et jour. C'était une tension énorme pour moi. Dans mon plaidoyer, j'ai réclamé une peine sévère, parce que sans cela, on ne prendrait pas le meurtre au sérieux. Mais dans ma dernière réponse aux avocats, j'ai demandé qu'on laisse aux membres de la bande une dernière chance de faire quelque chose de bien de leur vie. Le procès était extrêmement chargé sur le plan émotionnel. Je me sentais avant tout responsable du souvenir de Daniel, mais, après quelques jours, on se met

aussi à penser à l'avenir des agresseurs. »

Quinze, treize et dix ans de prison : Chris juge le verdict « sévère » pour les trois principaux accusés, bien qu'ils aient finalement écopé de la moitié de la peine demandée. *« Ils seront peut-être déjà libérés dans les années à venir. Ils ont bénéficié de circonstances atténuantes. Deux des agresseurs sont devenus pères depuis le meurtre, ils n'ont plus commis de délits et veulent se construire une vie. Je serai encore souvent confronté à l'affaire dans les prochaines années, à chaque fois qu'ils demanderont une libération anticipée. C'est une grosse responsabilité, et un dilemme. Dans mon ancienne vie professionnelle, comme journaliste dans la presse flamande, je n'ai suivi qu'un seul procès, celui de Hans Van Themsche, condamné à la perpétuité en 2007 pour assassinat à caractère raciste. Pour rappel : Van Themsche a tué la petite Luna, deux ans, et sa nounou malienne. Voici quelques mois, il a été question de lui octroyer une libération anticipée avec bracelet électronique. La mère de Luna jugeait que Van Themsche pouvait revenir dans la société, le père voulait qu'il purge la totalité de sa peine. Les deux attitudes sont légitimes. »*

Le procès d'assises qui a fait suite à l'assassinat de Daniel Maroy a renforcé la foi de Chris De Stoop en l'État de droit. *« Beaucoup de temps et d'argent ont été dépensés pour connaître la vérité à propos du meurtre d'un vieux fermier isolé. On est entendu, on est confronté aux agresseurs. Cela a un effet bénéfique. Je vois bien qu'un tel procès — considéré sous l'angle rationnel — est un énorme gaspillage d'argent et de temps. Mais il rapproche aussi la justice des citoyens. En revanche, le procédé est à mon avis inadéquat en cas de procès pour terrorisme ou de questions d'euthanasie. »*

Pourtant, la page n'est pas encore entièrement tournée. On ne peut pas dire que les agresseurs soient « repentis ».

« On commence le procès avec une énorme colère, mais progressivement, on espère quand même comprendre quelque chose. J'aurais bien voulu que les agresseurs prennent conscience de leur culpabilité. Mais même lors de ma dernière visite en prison, ils ont continué à soutenir qu'ils n'avaient assassiné personne. Ils ont prétendu qu'ils avaient laissé l'oncle Daniel vivant près du poêle et qu'il était mort plus tard dans la semaine. Ils ne veulent pas reconnaître qu'ils ont tué de sang-froid. Pour eux, il ne s'agissait qu'une agression ordinaire comme il s'en produit des milliers. Ils ont pourtant été condamnés pour homicide avec intention de donner la mort. Quiconque connaît les faits sera d'accord avec ce verdict. Mais ils ne l'admettent pas. Le cynisme est encore présent. D'un autre côté, cela m'a soulagé de pouvoir avoir une conversation franche, longue de plusieurs heures, avec certains des agresseurs, notamment à la prison de Leuze-en-Hainaut. La confrontation était terriblement intense. Quand je suis sorti de là, je tremblais sur mes jambes. Je n'avais vécu ça que lorsque j'avais été en danger de mort pendant le génocide au Rwanda. »

Nous repassons sur le viaduc, le long de la rue du Chien, en direction du centre de Saint-Léger, afin de saluer Daniel au cimetière. Les champs



défilent sous nos yeux. Nous ne voyons pratiquement personne. La région est désertée. Saint-Léger a autrefois compté 1300 habitants environ, ils ne sont plus que 700. Les jeunes qui partent étudier à Mons, à Louvain-la-Neuve ou à Bruxelles ne reviennent pas. L'abandon de Daniel touche aussi le village qui l'avait exclu.

Le centre, autour de l'église, baigne dans une douce lumière. Les maisons en robuste pierre de Tournai sont vieilles de plusieurs siècles, mais beaucoup sont vides. Les commerces ont disparu. Dans les deux cafés restants, les tentures sont fermées, même au *Communal*, installé dans l'ancienne maison communale, où les goûters d'enterrement des défunts de la famille de Daniel avaient toujours lieu. Près du petit parking, une affichette de la police avertit de ne pas laisser des objets sans surveillance dans les véhicules. Il paraît qu'il y a encore des bandes dans la région. Ils ne viennent plus d'Évregnies, mais de Dottignies et des banlieues de Tourcoing et de Roubaix.

Le petit cimetière est dominé par un monument aux victimes de guerre. Les rubans tricolores du 11 Novembre sont encore accrochés aux fleurs. Plus loin, une section avec des tombes blanches de soldats britanniques soigneusement alignées. Ce lieu permet aussi de voir que beaucoup de familles de Saint-Léger sont d'origine flamande. Vanderhaeghen, Vermout, Seynhaeve, Vandoorne, Vandemeulebroucke. Certains ont un tracteur représenté sur leur tombe.

Daniel, le dernier des Maroy, repose un peu plus loin contre le mur, vieux de huit cents ans, de la Commanderie de templiers qui jouxte le cimetière. La parcelle est réservée aux indigents, raison pour laquelle il n'a pas fallu payer de concession.

Il est le seul à reposer sous une pierre, à côté de quelques simples croix de bois. « Une vie rustique, une mort tragique », a fait graver Chris dans le marbre noir.

« Cette phrase est comme une citatrice tenace. Dans ce village qui porte quand même une sérieuse responsabilité collective. Je veux que l'on s'arrête près de la tombe et que l'on se souvienne que Daniel n'est pas mort de façon normale. Le livre, le procès et cette tombe me donnent l'impression que sa mort est moins absurde, qu'il n'est pas parti pour rien. »

Je repense malgré moi à la fin puissante de *Ceci est ma ferme*, le précédent ouvrage de Chris De Stoop, qui a remporté en 2019 le prix du Livre du réel à Paris. Les dernières lignes disent :

*Qu'il ait été écrit, c'est ce qui compte.
C'est tout.*

« Ceci est ma ferme parle du suicide de mon frère même s'il n'est jamais explicitement fait mention de sa mort dans le livre. Son histoire reflète le déclin de la région des polders. Et Daniel vivait en ermite dans une ferme qui a périclité avec lui. Les deux récits sont symboliques de la mort de la

campagne. Cela se passe sous nos yeux et cela ne tracasse pas grand monde. »

Jamais Daniel Maroy n'a suscité autant d'intérêt qu'après sa mort, lui, l'homme qui préférerait rester invisible. Il y a toujours des chrysanthèmes frais sur sa tombe déposés par des lecteurs. Aujourd'hui, il y a aussi une petite lettre d'un vétérinaire flamand. « Pour vous, monsieur Maroy. J'ai ajouté une bouteille de Rodenbach. Cela vous fera certainement plaisir. Marielle. »

La tombe est devenue un lieu de pèlerinage. « Je pense que des dizaines de lecteurs sont venus. Ils m'envoient souvent une photo de leur visite. »

Bien que destinées à Daniel, les lettres sont aussi de magnifiques recensions du livre, un hommage à la force des mots. À un âge où beaucoup d'écrivains se répètent ou décrochent, Chris De Stoop est à son apogée. Et justement maintenant, il avoue dans *Le livre de Daniel* que regarder les oiseaux depuis la fenêtre de son bureau n'est pas un mauvais plan d'avenir. Le mode de vie tranquille, retiré de Daniel serait-il devenu un modèle ? « J'ai toujours eu un côté ermite. En trente ans à la rédaction de l'hebdomadaire Knack, je n'ai jamais ou pratiquement jamais réalisé un reportage avec un collègue, même quand le travail d'équipe est devenu à la mode. En fait, je fonctionnais mal dans une rédaction, même si je n'y nuisais à personne. J'étais le loup solitaire qui menait son combat seul. Je peux me sentir très bien seul. Et ce désir augmente encore avec les années. »